Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 10

Artikel: Raconte-moi ton école!
Autor: Jaccard, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827462

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Raconte-moi ton école!

La petite école

Notre maison étant foraine, à plus de deux kilomètres et demi du village, on me permit de commencer l'école en 2e année, pour autant que je sache lire, écrire et compter. Il n'y avait pas de transports d'élèves, en ce temps-là, vous pensez bien. Quelle expédition! Deux solutions m'étaient offertes: la barre du vélo de mon frère ou le porte-bagage de celui de ma sœur. A l'arrivée, une vraie fourmilière grimpait dans mes muscles raidis et me faisait boitiller pendant quelques pas.

A Pampigny, au flan sud de la colline surmontée de l'église, se trouve le château qui était notre collège au début du siècle. Trois classes y étaient aménagées ainsi que les appartements du régent et des régentes. Ils étaient trois: le Bolet, le Chameau et le Basset. Pas besoin de faire preuve de beaucoup d'esprit pour les affubler de tels surnoms. Le régent s'appelait Bolay, les régentes Chamot et Basset.

Ce terme de régent donnait à celui qui le portait une aura magnifique. C'était le personnage respecté dont l'autorité était incontestée, par les enfants tout au moins.

Mademoiselle Basset était grande. Quelle maîtresse n'est pas grande pour une gosse de huit ans? Je ne me rappelle plus son visage, mais je la trouvais très belle avec ses cheveux bruns bouffants retenus par de grands peignes en écaille parsemés de quelques diamants. Sa voix était douce ou terrible lorsqu'elle nous racontait une histoire, sévère ou dure quand nous faisions des fautes à notre «voca». Nous étions une volée de trois filles et trois garçons. Pour ma grande confusion, j'avais été placée à côté d'Ernest. Je me gênais de lui d'autant plus qu'il avait le crâne très profond qui faisait une bosse sur l'occiput, pas du tout comme celui de mes frères. C'était qu'à cette époque, le père passait ses fils à la tondeuse, et il était facile de faire des comparaisons. Derrière nous, il y avait Paupet et Caqueux, devant Henriette et Julie, tous assis dans de lourds bancs inamovibles où il fallait se glisser au risque de se planter des échardes dans les cuisses, si on avait laisser notre jupe se retrousser.

Au premier jour d'école, nous reçûmes une ardoise, une touche et bien sûr, «Mon premier Livre» tout neuf. Qu'elle était belle, cette ardoise vierge à cadre de sapin blanc avec un petit trou où l'on passerait la ficelle retenant le torchon que ferait notre maman.

Bientôt notre touche à mine dure y graverait nos connaissances en stridulant atrocement. On effacerait une lettre d'un bout de doigt mouillé ou toute une dictée en frottant avec le torchon, non sans avoir au préalable aspergé sa surface sombre de gouttelettes de crache écumeuse.

Il fallait attendre l'automne pour recevoir cahiers, crayons et porte-plume. C'était alors comme un avancement, comme une promotion dans notre vie d'écoliers. Imaginez l'attente émerveillée des enfants quand, lors de la rentrée des «vacances de pomme de terre», la maîtresse ouvrant la grande armoire du fond, y prit une pile de cahiers, puis un carton de porte-plumes, puis la petite boîte des becs et fit sa distribution à tous les grands. Nous étions aux anges et nous nous mîmes tout aussitôt à sucer notre bec, passant bien la langue dessus et dessous au risque de nous piquer. Les becs avaient-ils été recouverts d'un enduit gras pour éviter la rouille? Je ne le sais pas, mais sans ce nettoyage préalable, l'encre n'y résistait pas. Vous dirai-je encore que tout au fond de cette grande armoire se trouvait un bonnet d'âne! C'était une calotte de cuir noir surmontée de deux grandes oreilles. Je ne me souviens pas d'avoir vu un petit camarade coiffé de la sorte.

La Ma-Mey

Elle était bien jolie, la Ma-Mey, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus... pauvre gamine qui avait à porter sur ses frêles épaules toute l'opprobre d'une enfant de fille-mère, toute la répulsion des enfants bien nés.

Elle était arrivée au beau milieu du printemps, accompagnée de sa grand-mère, petite vieille aux cheveux rares serrés en un minuscule tortillon sur l'occiput, la bouche édentée ouverte comme une balafre dans son visage ridé.

Timide, n'osant lever les yeux sur cette classe inconnue, la fillette avait été poussée jusque devant le pupitre où elle se tenait, les bras pendants. Elle était vêtue – non, pas vêtue, mais «dzaquée» – d'une méchante robe grise tombant jusqu'aux chevilles et dépassant son fourreau rapiécé tant bien que mal. Ses cheveux avaient été tressés de façon si serrée que ses maigres nattes tombaient en zigzaguant. Et puis, elles étaient arrêtées par un bout de ficelle. Quelle horreur! Pensez donc, nous qui avions de beaux nœuds de ruban!

La maîtresse, Mademoiselle Basset l'accueillit en lui disant: «Comment t'appelles-tu?».

Alors faisant un grand effort, elle a mis sa menotte droite dans la main qui lui était tendue, levé ses yeux d'eau claire et articulé «Ma-Mey». La grand-mère était venue à son secours en disant: «Elle s'appelle Marie Regamey. C'est la petiote de ma fille qui habite Morges.»

Une place étant libre au fond de la classe, Ma-Mey y fut conduite où, la tête cachée dans son bras replié, elle se mit à pleurer en hoquetant. Elle resta ainsi longtemps, alors que la classe continuait distraitement à ânonner le B-A, BA, tout en lançant de furtifs regards à cette affreuse tête blonde que le sentiment d'abandon écrasait.

Enfin vint la récréation. Et ce furent les conciliabules, les ricanements: «T'as vu? Elle sait pas causer. Elle «quequeille» – Et pi, t'as vu? Elle a point d'ongles, elle les ronge et c'est défendu. – Et pi, elle a

pas de papa! T'as senti, elle sent les cabinets. – On va pas jouer avec elle».

Ainsi était né notre souffre-douleur: la Ma-Mey que nous laissions dans le préau, à laquelle nous disions d'un air entendu: «Il est où ton papa?» – «Ta grand-mère, elle te lave des fois?».

Peut-être l'un de nous aurait-il aimé s'approcher d'elle, être gentil, la consoler, la prendre dans le jeu, mais la pression des critiques du groupe le lui aurait interdit. Peut-être aurait-il été exclu à son tour!

Un jour, la Ma-Mey n'occupa pas son coin au fond de la classe. Elle était très malade, nous dit la maîtresse. On lui défendait de venir à l'école parce qu'elle aurait pu «nous la passer». Peu après, on nous dit que la pernicieuse maladie avait eu raison de ce pauvre petit corps dont le cœur était miné depuis toujours par l'absence d'amour.

Dessin Urs Zeier

La grande école

Au printemps 1923, ce fut le changement de degré. Nous abandonnions notre salle claire du rez-de-chaussée pour une grande classe à l'étage. Exposée au nord, sombre et froide, ne recevant jamais les rayons du soleil. Elle était dotée d'un énorme fourneau noir cylindrique dont la grosse cheminée faisait un grand S avant de s'enfoncer dans le plafond. On chauffait à bois, ceux du fond avaient froid, tandis qu'on rôtissait alentour.

La maîtresse du lieu était Mademoiselle Chamot. Elle avait la réputation d'être très sévère. On savait qu'elle cachait dans son pupitre une baguette qui entrait dans la danse à la moindre incartade. Aussi n'est-ce pas sans appréhension qu'à fin avril, nous franchîmes le seuil de la classe.

Chaque lundi, c'était l'inspection. Nous placions devant nous le carré d'un mouchoir bien propre et, les mains posées paume contre table, nous les retournions à son passage. Malheur à celui qui portait encore les traces de l'aide à l'écurie! D'un coup de baguette, elle l'envoyait se laver aux cabinets.

Pendant l'hiver, elle examinait à plusieurs reprises non seulement nos mains, mais encore notre chevelure. Munie de deux aiguilles à tricoter, elle soulevait les mèches et regardait de tout près s'il y avait des circulations inhabituelles sur notre têtes ou des lentes collées à nos cheveux. Celui ou celle qui se trouvait habité devait quitter la classe et ne revenir que trois jours plus tard, après avoir subi de nombreux rinçages au pétrole ou à la teinture de «sébadille».

Sur son nez arqué, Mademoiselle Chamot portait des lunettes qu'elle ôtait de temps en temps pour se cacher le visage dans les mains. Nous étions sûrs qu'elle ne voyait plus rien. Pourtant, elle grondait ceux qui avaient profité de copier sur leurs voisins pendant ce temps, comme si elle les avait vus. Il lui arrivait de casser sa baguette sur la tête ou sur l'épaule d'un gosse. La classe en était sidérée. Elle demandait alors simplement à un des grands garçons de lui en procurer une autre. Le gosse allait couper un rejet bien droit de noisetier et, pour conjurer le sort, enlevait des bandes d'écorce du bout de son canif, transformant ainsi la «ouichte» comme nous l'appelions en une vraie œuvre d'art.

Marguerite Jaccard